DISSERTATION

N° 239.

SUR

LA FAIM,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 7 novembre 1828, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR JULES JOFFRION, de Fontenay-le-Comte,

Département de la Vendée.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER, *Président.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Examinateur.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN, *Suppléant.*
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Suppléant.*
Dance.	Ratheau, *Examinateur.*
Devergie.	Richard, *Examinateur.*
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

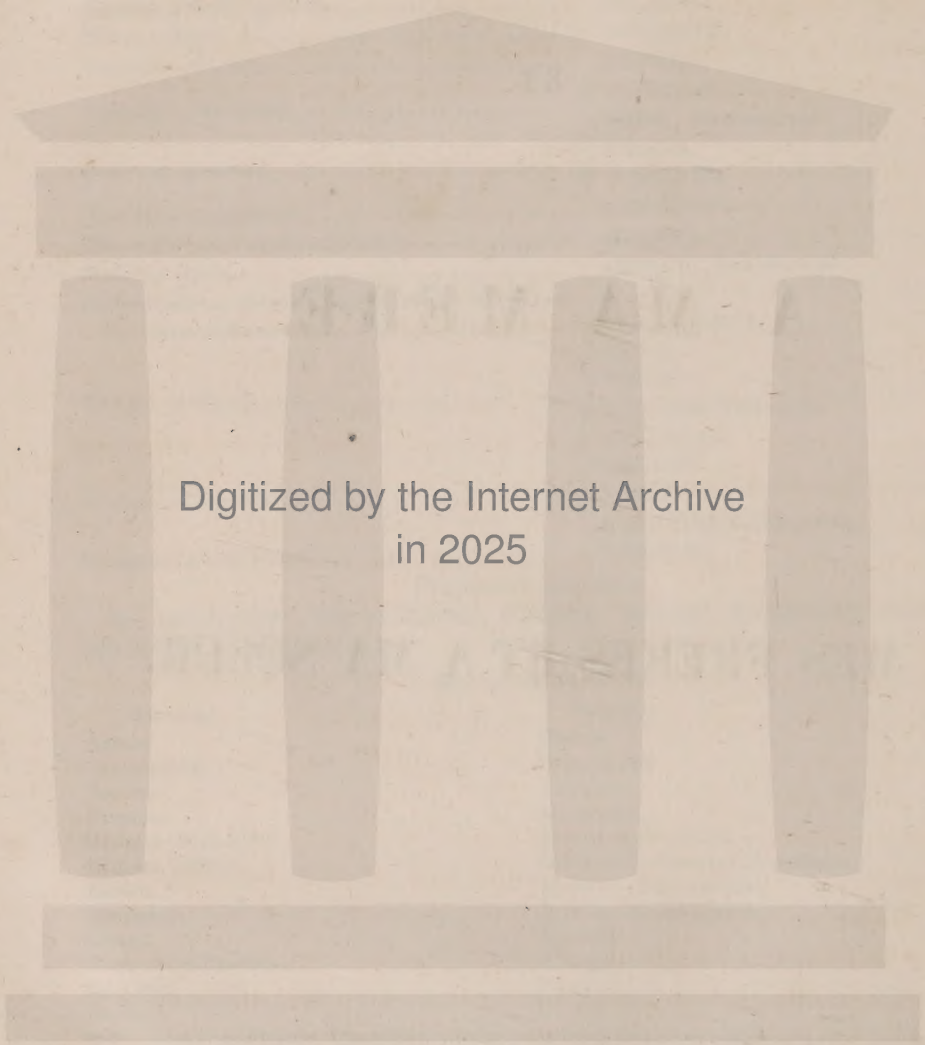
A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MES FRÈRES ET A MA SOEUR.

JULES JOFFRION.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0008vari_v7z2

DISSERTATION

SUR

LA FAIM.

La faim, λιμος, πειvη des Grecs, est un sentiment particulier qui nous avertit du besoin qu'a l'économie de réparer les pertes produites par le mouvement continuel des organes. La nature de ce sentiment n'est pas bien connue, comme nous le verrons plus tard, aussi est-il impossible d'en donner une bonne définition. On distingue deux degrés dans la faim :

1°. La faim qu'on appelle *appétit*, c'est celle que nous éprouvons quand il s'est écoulé un certain temps depuis que nous avons pris des alimens, temps variable suivant les divers individus, quatre, cinq, six heures, plus ou moins. Elle présente des retours ordinairement périodiques ; c'est un sentiment qui n'a rien de pénible quand il n'est pas contrarié trop long-temps, et, si on le satisfait, il procure un véritable plaisir.

2°. La faim qui résulte d'une longue abstinence, et qui finit par devenir un état pathologique ; mais comme, pour arriver à ce degré de la faim, il faut nécessairement passer par le premier, nous allons les décrire à la suite l'un de l'autre.

Le premier degré de la faim, celui qui n'est encore qu'un désir, consiste en une sorte de vide que l'on sent à l'épigastre ; c'est un sentiment *sui generis* que tout le monde connaît. Il se montre le plus souvent à l'heure ordinaire des repas ; le ventricule est alors dans l'état de vacuité, ce qui a été suffisamment prouvé par des expériences faites sur des animaux que l'on immolait dans le moment favorable, ou même sur l'homme qu'un accident ou une maladie promptement mortelle, comme l'apoplexie, privait de la vie dans les mêmes circonstances.

Lorsque l'heure du repas est venue, l'estomac, habitué à recevoir des alimens à cette heure-là, se réveille d'une manière insensible, sollicite l'action des organes qui sont sous son influence. Les glandes salivaires et les autres glandes de la bouche y versent en abondance le fluide qu'elles sécrètent, et il suffit pour cela de la vue ou même de l'odeur des mets. Tout annonce donc que le moment est arrivé. Si, par des motifs accidentels, on est forcé de remettre l'opération à un moment plus reculé, la faim se soutient un certain temps, et finit quelquefois par disparaître, pour reparaître plus tard : d'autre fois elle continue sans intermittences et se confond insensiblement avec le deuxième degré. Si, au contraire, on introduit dans le ventricule les alimens qu'il demande, on éprouve un plaisir qui imprime quelquefois à la physionnomie un caractère particulier, caractère que nos peintres n'oublient jamais lorsqu'ils nous représentent quelque gastronome en jouissance. La faim se calme, une sensation opposée la remplace bientôt, c'est la sasiété. On a vu alors des gourmets se débarrasser par le vomissement de tout ce qu'ils viennent de prendre pour recommencer la même opération, tant elle a d'attrait pour eux !

La faim au second degré présente des phénomènes bien différens : au simple désir d'alimens succède un tiraillement douloureux à la région épigastrique, on tombe dans un état de faiblesse très-grand ; les perspirations cutanée et pulmonaire se font incomplétement ; on devient inapte à toute occupation sérieuse, à tout travail de l'esprit.

Les forces physiques sont dans le même état, la marche, les moindres gestes sont impossibles ; les alimens les plus grossiers sont saisis avec avidité, voire même les corps qui ne jouissent d'aucune propriété nutritive. Les substances qui ne peuvent pas être élaborées dans l'estomac calment momentanément la faim ; elles exercent sur ce viscère une action mécanique, sollicitent ses contractions et accélèrent la formation des sucs gastriques : c'est de cette manière qu'on peut expliquer l'espèce de soulagement trompeur qu'elles procurent.

Le repos fuit les malheureux soumis à de si cruelles épreuves ; si le sommeil vient leur faire oublier un instant toute l'horreur de leur position, c'est un sommeil non réparateur et interrompu par des songes ; ces songes leur représentent quelquefois ce qu'ils désirent le plus : c'est ainsi que *Trenk* ne rêvait pendant sa captivité que repas et festins splendides. Ces images les flattent, ils veulent en jouir ; mais c'est en vain, ils s'aperçoivent bientôt que ces repas, ces festins, ne sont qu'un fantôme créé par leur imagination égarée. Semblables à cet amant qui, pendant le sommeil, croyant posséder celle qui est l'objet de tous ses désirs, veut la serrer dans ses bras et ne saisit rien.

Les tourmens de la faim deviennent de plus en plus cruels, toutes les fonctions languissent. La salive coule d'abord en plus grande abondance ; mais bientôt la gorge devient sèche, la salive s'épaissit, devient écumeuse, rare, salée ; le sang, dépourvu de molécules nutritives, sollicite à peine les contrations du cœur. Celui-ci envoie à tous les organes un fluide qui ne les stimule pas convenablement. La respiration est accélérée, incomplète ; la poitrine ne se dilate pas assez, des bâillemens fréquens surviennent ; la pâleur, la maigreur, la diminution du poids du corps deviennent de plus en plus sensibles, les urines coulent rares et rouges.

Tandis que toutes les fonctions sont dans cet état de langueur, l'absorption seule semble devenir plus énergique ; les vaisseaux chargés de ce travail important restent seuls étrangers à la faiblesse qui enchaîne tous les autres systèmes ; ils vont chercher dans leurs réser-

voirs les parties les plus fluides des liqueurs sécrétées et les versent dans le torrent de la circulation. Les sucs gastriques ne sont pas plus égargnés; la graisse, s'il y en a, est aussi mise à contribution, jusqu'à ce que la machine, réduite pour ainsi dire à ses propres élémens, s'écroule, privée des matériaux sans lesquels la vie ne peut se soutenir long-temps. Certains animaux, après s'être bien nourris pendant la belle saison, s'endorment, quand vient l'hiver, d'un sommeil qui dure plusieurs mois ; la graisse qu'ils ont amassée suffit à leur existence jusqu'à leur réveil. C'est par le même moyen que la nature cherche à lutter quelque temps contre les horreurs de la faim.

Chez la femme, la menstruation souffre beaucoup de la privation d'alimens, cette évacuation est presque nulle ou même n'existe pas du tout. Chez la nourrice, le lait, peu abondant, est privé de ses qualités essentielles. Chez l'homme et la femme, le désir pour le rapprochement des sexes est presque totalement éteint, le premier ne pourrait même se trouver dans les conditions sans lesquelles cet acte est impossible. Tous les sens participent au trouble général, à l'exception de l'odorat et du goût, qui se maintiennent assez long-temps au plus haut degré d'exaltation ; mais les yeux, abattus et enfoncés dans l'orbite, ne distinguent souvent les objets qu'à travers un nuage : ils sont quelquefois très-sensibles à la lumière et évitent l'impression de ce fluide. Il en est de même de l'ouïe ; tantôt ce sens est obtus, tantôt il est d'une sensibilité telle que les sons les plus légers l'ébranlent d'une manière très-désagréable. Dans ce moment, la peau est on ne peut plus disposée à l'absorption ; aussi le danger des miasmes contagieux ou non contagieux est-il plus grand alors. C'est pour cette raison que, dans la pratique, on choisit ordinairement le moment où l'estomac est vide pour administrer les remèdes qui pénètrent par la peau. Les extrémités sont froides, les moindres mouvemens exigent les plus grands efforts, et causent de très-vives douleurs. Enfin, le désespoir s'empare de ces malheureux, ils tombent dans un état de délire furieux qui leur fait commettre les actions les plus affreuses : on les a vus tourner contre leurs semblables, contre eux-mêmes

leur fureur, pour apaiser une faim à laquelle ils ne pouvaient plus résister. Ils éprouvent des convulsions, perdent connaissance, rendent quelquefois du sang par les ouvertures naturelles, le nez, la bouche, et expirent après avoir enduré des tourmens affreux. Les plus jeunes et les plus vigoureux périssent les premiers, les vieillards ne succombent qu'après avoir été témoins d'un si cruel spectacle.

Lorsque la frégate du roi *la Méduse* fit naufrage, en 1816, les hommes qui eurent le bonheur d'échapper à la mort éprouvèrent tout ce que la faim et la soif peuvent faire souffrir de plus cruel. Réduits à la dernière extrémité, ils se livraient pendant la nuit des combats sanglans, et le lendemain ils ne se souvenaient pas de ce qui venait de se passer. Quelques-uns, pour se débarrasser du peu de vie qui leur restait, se précipitaient dans la mer: l'un d'eux en fut retiré malgré lui jusqu'à deux fois. A défaut d'alimens, tout leur était bon pour rendre leurs douleurs moins déchirantes; des morceaux de peau qu'on plongeait dans l'eau bouillante pour les ramollir les soulagèrent quelque temps; mais ils se virent bientôt réduits à se partager les cadavres de ceux de leurs camarades qui avaient succombé à l'inanition ou dans les combats qu'ils se livraient, malgré toute la répugnance que devait leur inspirer une pareille nourriture. Ils avaient à peu près perdu la raison, et se trouvaient par conséquent entièrement soumis à l'empire de la faim qui les dévorait, et à laquelle ils obéissaient exclusivement. Il y a des animaux qui se mangent entr'eux lorsqu'ils ont faim, ils n'attendent même pas toujours que ce sentiment soit devenu bien impérieux. Les oiseaux nocturnes et carnassiers, comme, par exemple, les chouettes, s'en acquittent à merveille, lorsque la nourriture qu'on leur donne n'est pas assez animalisée. Pourquoi l'homme affamé n'en ferait-il pas autant à l'égard des cadavres, lorsqu'il a perdu l'usage de la raison. Ils reçurent enfin des secours après plusieurs jours passés dans le désespoir; mais plusieurs, malgré les conseils du chirurgien et l'exemple de quelques-uns de leurs camarades, se gorgèrent d'alimens, et succombèrent peu de temps après à des gastro-entérites compliquées souvent de

symptômes cérébraux. Ceux qui furent plus raisonnables parvinrent, après une longue convalescence, à recouvrer la santé. Ces faits démontrent assez la conduite qu'il faudrait tenir en pareil cas. D'abord un régime doux, des boissons mucilagineuses, des alimens fort légers et en petite quantité, et ce n'est que graduellement et à la longue qu'on pourra arriver à ne plus observer de régime. On conserve quelquefois fort long-temps, toute la vie, les traces des maux que l'on a soufferts.

Après la mort, l'ouverture du cadavre apprend que l'estomac est vide et rétracté au point d'égaler quelquefois à peine le volume de l'intestin grêle. Sa membrane muqueuse a été trouvée souvent rouge et même corrodée; ce qui a fait dire que les vaisseaux absorbans lymphatiques avaient porté leur action sur cette membrane jusqu'à la corroder dans quelques points. Il est bien plus probable que ces ulcérations que l'on a pu trouver étaient le résultat de l'inflammation et non de l'absorption. *Haller* dit que les organes brillent d'un éclat phosphorescent : cette assertion a besoin d'être vérifiée pour qu'on y ajoute foi. On trouve les vaisseaux sanguins presque vides.

La faim varie aux différentes époques de la vie; le jeune enfant a faim toutes les fois qu'il se réveille; le jeune homme l'éprouve à un degré assez prononcé; l'adulte l'emporte peut-être sur ce dernier; mais, à partir de là, la puissance digestive suit une marche inverse; ensorte que chez le vieillard la faim semble s'éteindre. A cette époque de la vie, le peu de forces qui restent semblent se concentrer sur les organes du goût, sans que pour cela la faim soit ce qu'elle était dans la force de l'âge : aussi voyons-nous les vieillards rechercher avec avidité les mets les plus exquis, les plus délicats, ceux qui flattent le plus par le soin avec lequel ils sont préparés, parce que chez eux le sentiment de la faim se tait à la vue des mets ordinaires. Cette avidité est une preuve du genre d'excitation dont ils ont besoin, semblables à ceux que des jouissances excessives et prématurées ont plongés dans l'impuissance, et qui cherchent par des moyens artificiels à ressaisir des plaisirs qu'ils ont perdus

pour toujours. Celui qui est dans la force de l'âge, et qui n'a pas avancé le terme de sa carrière par des excès de tout genre, trouve de la saveur aux alimens les plus simples ; il n'a pas besoin d'une table bien garnie pour solliciter un sentiment dont il trouve la source dans sa jeunesse et sa santé.

Le tempérament plus nerveux, plus délicat de la femme, fait qu'elle prend moins d'alimens que l'homme, mais aussi la faim est sujette chez elle à des retours plus fréquens et à plus de caprices. La menstruation, la lactation, la grossesse, sont autant de circonstances qui l'augmentent. Ceci souffre cependant de nombreuses exceptions ; ainsi il arrive souvent que l'époque des règles occasionne chez ce sexe un malaise général, des coliques. La faim alors est diminuée ou totalement suspendue. La grossesse donne lieu à des changemens, à des variations bien plus multipliés encore.

Qui ne sait que la femme enceinte éprouve souvent les goûts les plus bizarres, désire les alimens les plus indigestes. Combien de préjugés n'ont pas fait naître *les envies*, relativement à l'influence qu'on leur suppose sur le produit de la conception, lorsqu'elles ne sont pas satisfaites.

La faim varie suivant les tempéramens, les climats, les saisons, etc. Des organes digestifs très-développés, l'habitation des contrées froides, la saison de l'hiver lui donnent une plus grande énergie. Ses causes occasionnelles sont : la vacuité de l'estomac, l'usage d'alimens légers, les divers genres d'exercices, l'air du matin, le froid, la gaîté, la tranquillité de l'âme, les plaisirs de l'amour modérés, la convalescence, etc. Mille autres causes tendent à donner de la vigueur aux organes digestifs, et partant à augmenter le sentiment de la faim. Nous pourrions citer encore le cas de rupture du canal thoracique, rapporté par *Morton;* certaines maladies, et le cas de diminution sensible de longueur du canal intestinal rapporté par *Cabrol ;* mais ces causes ne sont pas du domaine de la physiologie, et par conséquent sont étrangères à ce sujet.

Parmi celles qui produisent un effet contraire, il suffira d'énumé-

rer les principales : les alimens de mauvaise nature, leur trop grande quantité, leur mauvaise qualité; des repas trop fréquens, inopportuns; des alimens fades; le défaut d'exercice; le sommeil trop prolongé, d'où l'adage populaire, *qui dort dine;* les passions trop gaies ou tristes; la plupart des maladies; les plaisirs vénériens portés à l'excès; une grande préoccupation : en effet, souvent l'homme de cabinet oublie l'heure du repas; l'enfant qui joue attend qu'on vienne le chercher, etc. Ce qui paraît singulier, c'est qu'il y a certaines personnes qui mangent assez sans jamais avoir faim. Ne conviendrait-il pas alors de diminuer le nombre des repas? Nous le pensons, et il est très-probable qu'on éviterait par là ce désagrement.

Je connais des individus qui ne font qu'un repas par jour, et qui n'en jouissent pas moins d'une fort bonne santé. A quoi bon surcharger l'estomac d'alimens qui passent sans tourner au profit de l'économie.

L'habitude, cette seconde nature, comme on l'a dit souvent, fait de notre corps presque tout ce qu'elle veut; son influence s'exerce sur le sentiment qui nous occupe de la manière la plus remarquable. Elle change, pour ainsi dire à volonté, l'heure et le nombre de nos repas; mais toujours elle procède d'une manière lente et insensible, et la faim l'habitue à ne donner le signal qu'à l'heure qui lui est indiquée.

Parmi les causes qui peuvent diminuer la faim, je ne dois pas oublier l'abus continuel des liqueurs fermentées; les hommes qui en font un usage immodéré éprouvent rarement le sentiment de la faim ou ne l'éprouvent qu'à un faible degré. L'habitude qu'ils ont de boire les trompe sur la nature des désirs qu'ils éprouvent, et s'il arrive que l'estomac demande quelques alimens, le buveur profite de ce moment pour se livrer à sa passion funeste, et impose aussitôt silence à l'organe en le gorgeant de la liqueur qui fait ses délices. Ces hommes ne mangent presque pas, le vin est pour ainsi dire leur seule nourriture. Je connais un jeune homme qui ne se met à table que pour boire, et si, pour faire comme les autres, il introduit quelques ali-

mens dans sa bouche, ceux-ci ne vont guère plus loin ; il les refoule en partie avec sa langue, de chaque côté entre les joues et les arcades dentaires. Les deux tumeurs qui en résultent remplissent leur rôle jusqu'à la fin du repas, pendant la durée duquel elles sont continuellement arrosées par des flots de liquides. C'est ainsi que font les singes, qui portent deux poches sur les côtés de la mâchoire inférieure ; mais ils ne les remplissent que par précaution et lorsque rien ne peut plus entrer dans l'estomac.

La faim est la première condition de la santé. Son absence est presque toujours l'indice du dérangement de quelque fonction. Il y a des individus qui, sans être précisément affecté d'une maladie bien caractérisée, sont tellement affaiblis que ce sentiment est presque nul chez eux, ce sont particulièrement ceux qui ont abusé de toutes les ressources que la nature a mises à notre disposition pour varier nos jouissances, ressources si précieuses pour celui qui les emploie avec modération !

Le mécanisme de la faim a échappé jusqu'à présent aux recherches des plus habiles physiologistes. Plusieurs ont hasardé des explications, et aucune de ces explications n'a encore obtenu la sanction générale.

L'opinion de *Platon*, opinion renouvelée par *Sthal*, est si peu vraisemblable, que je m'abstiendrai de la reproduire ici. Parlerai-je du frottement des parois de l'estomac à l'état de vacuité et de l'agacement qui en résulterait pour les houppes nerveuses qui hérissent la surface interne gastrique ; de la compression des troncs nerveux de l'estomac ; du tiraillement du diaphragme ; du changement de la circulation gastrique déterminé par la plicature des vaisseaux de l'estomac et des épiploons ; de l'acrimonie des sucs ; de la lassitude du viscère par l'effet de l'action prolongée de la membrane contractile de ce réservoir musculo-membraneux ? Toutes ces explications se réduisent à des hypothèses plus ou moins ingénieuses, mais qui sont loin de démontrer ce que nous cherchons. Elles ont toutes été victorieusement réfutées par les auteurs qui ont écrit depuis qu'elles ont reçu

le jour ; je me dispenserai de rappeler ici les raisonnemens à l'aide desquels on les a renversées. Quel est donc ce mécanisme que jusqu'ici il a été impossible de surprendre ? Serait-ce, comme on l'a prétendu, la bile qui, par sa présence, donnerait lieu au sentiment de la faim ? Le fait rapporté par *Vésale*, de l'ouverture immédiat d'une division du canal cholédoque dans l'estomac suffirait-il, en y ajoutant les remarques d'anatomie comparée que peuvent fournir quelques animaux chez lesquels la gloutonnerie est d'autant plus prononcée que le canal cholédoque s'ouvre plus près de l'estomac, pour donner à cette opinion un degré de probabilité satisfaisant ? Cette opinion, ainsi que celle de *Dumas*, mérite le même sort que les autres. C'est une lacune qu'il est pour le moment impossible de remplir dans l'histoire physiologique de la faim ; elle a malheureusement cela de commun avec beaucoup d'autres points obscurs de la science.

La faim a pour point de départ tout l'organisme, elle n'est que l'expression d'un besoin général. L'économie éprouve des pertes continuelles, et, pour réparer ces pertes, le ventricule lui sert d'interprète, et désigne la nature des alimens le plus appropriés à nos besoins. Elle paraît être un phénomène purement nerveux ; ses variations infinies semblent donner un nouveau poids à cette opinion : comment, en effet, expliquer autrement la facilité avec laquelle elle obéit à l'habitude et se dérange ou se suspend sous l'influence de l'imagination, etc.

L'anorexie, l'inappétence, la boulimie ou faim canine, le pica et le malacia sont autant de lésions de la faim dont nous ne devons pas nous occuper, parce que ces lésions sont des symptômes de maladies à l'histoire desquelles est liée leur description.

PROPOSITIONS.

I.

Les préparations mercurielles, qui réussissent si bien contre la plupart des autres symptômes de la syphilis n'ont aucune prise sur la blennorrhée ; cette sécrétion morbide de la membrane muqueuse urétrale continue son cours malgré le traitement mercuriel le mieux administré, et lorsque tous les autres accidens n'existent plus.

II.

Lorsque, dans un cas de métrite, on juge convenable d'appliquer des sangsues, il est beaucoup plus avantageux et plus rationnel de faire cette application à la vulve qu'à l'hypogastre.

III.

Quand l'épilepsie survient chez une jeune fille à la suite de la suppression des menstrues, occasionnée par la peur ou autre cause, il est possible quelquefois de la combattre avantageusement en rappelant cet écoulement périodique.

Les affections cancéreuses affectent moins souvent l'homme que la femme. Chez cette dernière, elles sont plus graves lorsqu'elles surviennent dans l'âge critique.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

II.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod naturæ modum excedat. *Sect.* 2, *aph.* 4.

III.

Ubi fames, non oportet laborare. *Ibid.*, *aph.* 16.

IV.

Famem vini potio solvit. *Ibid.*, *aph.* 21.

V.

Convulsio fit, aut à repletione, aut ab evacuatione. Sic quidem etiam singultus. *Sect.* 6, *aph.* 39.

VI.

Et qui in rabiem actus furit intrepidè, et non agnoscit, et neque audit, neque intelligit, jam moribundus est. *Sect.* 8, *aph.* 16.